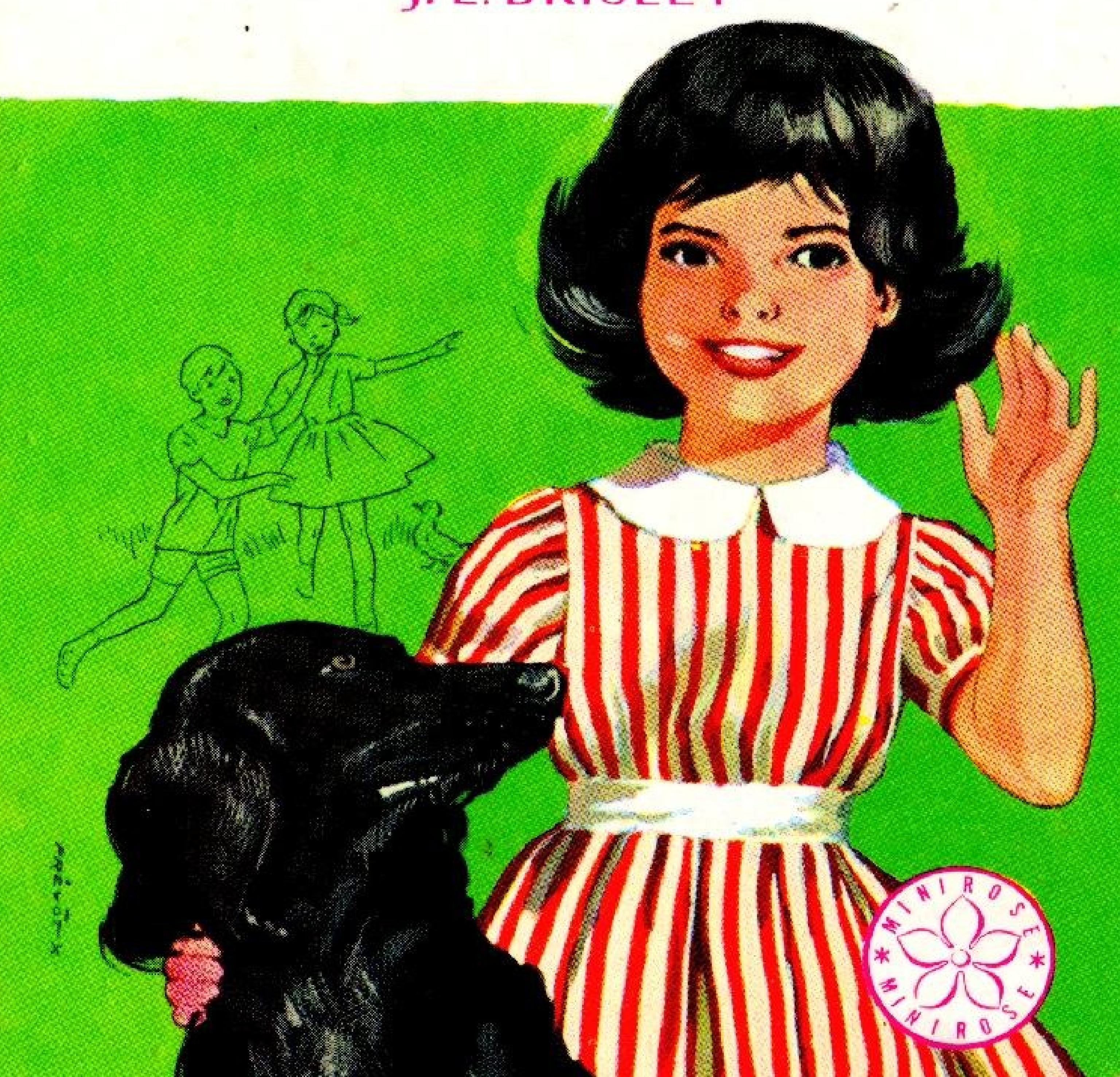
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LES AMIS D'UNE TOUTE PETITE FILLE

PAR

J. L. BRISLEY



RESUME

Dans son petit village, Mili-Mali-Malou ne compte que des amis. Et pas seulement des enfants, comme Boby Blin ou la petite-amie-Suzanne, ses inséparables compagnons de jeu, mais aussi des grandes personnes, et même des animaux, comme Toby le chien ou le canard Doudou qui la suit partout.

Avec de si nombreux camarades, toujours prêts à jouer avec elle, Mili-Mali-Malou n'aura décidément pas le temps de s'ennuyer !

JOYCE L. BRISLEY

LES AMIS D'UNE TOUTE PETITE FILLE

ILLUSTRATIONS DE MADELEINE PREVOT



CHAPITRE PREMIER





CHAPITRE PREMIER
Mili-Mali-Malou
achète une nouvelle robe.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou et Toby le chien jouaient à cache-cache dans le jardin.

Mili-Mali-Malou commençait par lancer un caillou le plus loin possible, puis, tandis que Toby le chien courait le ramasser, elle s'enfuyait en sens inverse pour aller se cacher au milieu des groseilliers ou derrière le petit mur. Alors Toby le chien se mettait à sa recherche. Il était si malin qu'il la trouvait toujours presque tout de suite – et il la découvrit même quand elle se cacha dans l'écurie où logeait le petit cheval Etincelle (mais, à ce moment, le cheval était en train de paître dans la prairie).

Elle referma le battant inférieur de la porte de l'écurie et resta complètement immobile, sans faire le moindre bruit. Mais Toby le chien se mit à aboyer en grattant à la porte, et il ne bougea pas de là tant que Mili-Mali-Malou n'eut pas repoussé le battant pour sortir.

Alors, Toby le chien fut si content de la voir et si fier d'avoir su la retrouver, qu'il se mit à danser devant elle, tout en donnant de grands coups de patte à sa robe.



Et tout à coup, crrric ! la robe blanche à rayures roses de Mili-Mali-Malou fut déchirée depuis la taille jusqu'au bas.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria Mili-Mali-Malou. Oh ! Toby ! regarde un peu ce que tu as fait ! »

Alors Toby le chien cessa de danser devant elle, et il prit un air très peiné et très honteux.

« Tant pis, mon pauvre Toby, lui dit Mili-Mali-Malou. Tu ne l'as pas fait exprès. Mais que va dire Maman ? Il faut que j'aille lui montrer ma robe ! »

Et Mili-Mali-Malou, très penaude, et tenant à deux mains les pans de sa robe déchirée, revint vers la maison en traversant la petite cour où l'on trayait les vaches. (Mais, en ce moment, les vaches étaient, elles aussi, dans la prairie.)

Tonton était en train de laver à grande eau le sol de l'étable.

« Tiens ! d'où sors-tu ? » demanda-t-il à Mili-Mali-Malou, quand elle passa devant lui, très penaude, et tenant à deux mains le bas de sa robe.

« J'ai déchiré ma robe en jouant avec Toby, et je vais la montrer à Maman, répondit Mili-Mali-Malou.

— Oh ! oh ! s'écria Tonton en vidant un autre seau d'eau sur le sol pavé

de petites briques. J'ai comme l'impression que tu vas te faire attraper ! Dis à Maman qu'elle te renvoie ici, si elle veut que tu reçoives une belle correction. Je t'en donnerai une dont tu te souviendras !

— Maman ne te laisserait pas me battre, répliqua Mili-Mali-Malou, qui devinait bien que Tonton disait cela pour plaisanter. Mais je suis sûre qu'elle ne sera pas contente d'avoir à réparer une aussi grande déchirure. Elle a déjà raccommodé cette robe il n'y a pas longtemps, et elle va être obligée de tout recommencer. Allons ! viens, Toby ! »



Elle traversa alors le jardin potager, où Papa faisait pousser des légumes pour toute la famille, puis, par la porte de derrière, elle entra dans la jolie maison blanche au toit de chaume où Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton, Tantine – et, naturellement, Mili-Mali-Malou – habitaient tous ensemble.

Bonne-Maman était dans la cuisine, et elle écossait des petits pois pour le déjeuner.

« Eh bien ? qu'arrive-t-il à notre petite Emilienne-Madeleine-Marie-Louise ? » demanda-t-elle, quand Mili-Mali-Malou apparut, très penaude, et tenant toujours à deux mains le bas de sa robe.

(Émilienne-Madeleine-Marie-Louise était le vrai nom de la fillette, mais, comme on le trouvait un peu long, on l'appelait presque toujours Mili-Mali-Malou, ce qui était beaucoup plus facile à dire.)

« Je cherche Maman, répondit Mili-Mali-Malou.

— Elle est dans l'arrière-cuisine, dit Tantine, qui avait installé sa machine à coudre sur la table et raccommodait des draps. Mais où étais-tu donc passée ? »

Sans répondre, Mili-Mali-Malou se dirigea vers la porte de l'arrière-cuisine, où Maman était en train de nettoyer les étagères.

« Maman ! dit Mili-Mali-Malou, très penaude, et tenant toujours à deux mains le bas de sa robe. Maman ! je suis bien ennuyée, mais, en jouant à cache-cache avec Toby, nous avons abîmé ma robe. Elle est très abîmée.

— Oh ! non, pas possible ! s'écria Bonne-Maman.

— Ça, par exemple ! dit Tantine.

— Fais voir un peu », dit Maman.

Elle enleva son tablier et rentra dans la cuisine.



Mili-Mali-Malou écarta alors les mains pour montrer la grande déchirure. Maman l'examina, puis, en hochant la tête, elle dit :

« Voilà une robe finie, Mili-Mali-Malou ! Mais, la dernière fois que je l'ai raccommodée, je me disais bien qu'elle n'en aurait plus pour longtemps.

— Elle commençait à devenir trop courte pour Mili-Mali-Malou, fit

remarquer Bonne-Maman.

— Elle était toute fanée ! » ajouta Tantine.

Et Maman dit :

« Il va falloir t'en acheter une autre. »

Mili-Mali-Malou poussa un gros soupir de soulagement, en voyant qu'on ne la grondait pas, et Toby le chien en fut bien content, lui aussi !

« Tu peux retourner au jardin, reprit alors Maman, et abîmer cette robe tant que tu voudras. Mais prends bien soin de ne rien déchirer d'autre ! »

Mili-Mali-Malou et Toby le chien passèrent donc un agréable moment au jardin, où ils s'amusèrent à mettre en lambeaux la vieille robe, de sorte qu'on eut l'impression – comme le dit Bon-Papa – que la fillette était allée danser dans un massif de ronces. Puis Maman envoya Mili-Mali-Malou dans sa chambre pour se changer et mettre sa robe du dimanche (qui était, elle aussi, à rayures blanches et roses).

Pendant le déjeuner, Maman dit :

« Cet après-midi, je descendrai au village avec Mili-Mali-Malou, et je lui achèterai du tissu pour lui faire une nouvelle robe.

— Cela signifie sans doute qu'il te faut un petit supplément d'argent ? » dit Papa.

Il tira quelques billets de son portefeuille et les remit à Maman.



Alors Bonne-Maman dit en souriant :

« Et si, pour une fois, on lui achetait quelque chose qui ne soit pas blanc à rayures roses ?

— Un tissu à fleurs, pour changer, suggéra Bon-Papa.

— Avec des pâquerettes, ce serait gentil, proposa Tantine.

— Eh ! prenons quelque chose de gai, tant que nous y sommes ! s'écria Tonton. Un tissu avec des roses rouges et des tournesols jaunes ! Qu'en dirais-tu, Mili-Mali-Malou ? »

Mais Mili-Mali-Malou répondit gravement :

« Je ne crois pas que Mlle Mouton ait ce genre d'étoffe dans sa boutique. Alors, nous ne pourrons pas lui en acheter ! »

Après le déjeuner, Mili-Mali-Malou aida sa mère à faire la vaisselle, puis Maman alla changer de robe ; elles mirent leur chapeau, Maman prit son sac, et toutes deux descendirent vers le village en suivant la route bordée de haies.



CHAPITRE II





CHAPITRE II
Mili-Mali-Malou et Florette.

Mili-Mali-Malou et sa Maman passèrent bientôt devant la maison, des Mauger, où habitait la petite-amie-Suzanne. Celle-ci aidait sa petite sœur à faire des pâtés de sable sur les marches du perron.

« Bonjour, Suzanne ! lui cria Mili-Mali-Malou. Nous allons acheter du tissu pour me faire une nouvelle robe, parce que j'ai déchiré l'autre.

— Oh ! comme tu as de la chance ! Quelle couleur vas-tu choisir cette fois ? demanda la petite-amie-Suzanne.

— Nous ne savons pas encore, mais ce sera quelque chose de complètement différent », répondit Mili-Mali-Malou.

Un peu plus loin, elles passèrent devant la forge, où M. Rugis le forgeron et son nouvel apprenti faisaient chauffer un grand cercle d'acier qu'ils placeraient, lorsqu'il serait rouge, autour de la roue de charrette qu'ils réparaient. Mili-Mali-Malou voulait s'arrêter pour les regarder faire, mais Maman lui dit qu'elles n'en avaient pas le temps.

Alors Mili-Mali-Malou se contenta de crier à M. Rugis :

« Nous allons acheter un tissu de robe d'une autre couleur, pour remplacer celle que j'ai déchirée ! » M. Rugis interrompit son travail, il épongea son visage ruisselant avec la manche déchirée de sa chemise, puis il s'écria :

« Ma parole ! si on nous payait des chemises d'une couleur différente chaque fois que nous déchirons les nôtres, nous aurions l'air de deux arcs-en-ciel ! Pas vrai, Gaston ? »

Et le nouvel apprenti se mit à rire aux éclats tout en continuant à alimenter le feu. (Lui aussi, il avait sa chemise déchirée.)

Quand elles passèrent ensuite devant le magasin de grains de M. Blin, elles virent, sur le trottoir, Boby Blin qui astiquait le vélo d'occasion que venait de lui offrir son père.



Mili-Mali-Malou et Maman s'arrêtèrent une minute pour admirer la bicyclette étincelante (qui semblait presque neuve). Puis Mili-Mali-Malou dit :

« Nous allons acheter un tissu de robe d'une autre couleur, pour remplacer celle que j'ai déchirée. »

Mais cela n'intéressa guère Boby Blin, qui était en train de vérifier son frein avant.

Elles arrivèrent enfin devant la boutique de Mlle Mouton. Et juste au moment où elles allaient franchir le seuil, elles se rencontrèrent avec deux personnes qui arrivaient de l'autre côté : une vieille dame tout en noir, accompagnée d'une petite fille qui portait une robe à fleurs fanée et un ruban dans les cheveux. Maman poussa la porte pour la vieille dame — ce qui fit tinter le carillon accroché à l'intérieur — puis tout le monde pénétra dans la petite boutique qui, d'un coup, fut pleine à craquer, avec ces quatre clientes, et Mlle Mouton derrière son comptoir.

Mlle Mouton ne savait trop qui elle devait servir d'abord. Elle regarda la vieille dame, la vieille dame tourna les veux vers Maman, mais celle-ci lui dit :

« Non, après vous. »

La vieille dame dit alors :

« Je voudrais voir du tissu pour faire une robe à cette petite fille. Quelque chose de léger, pour l'été.

— C'est justement ce que je voudrais, moi aussi », dit Maman.

Alors Mlle Mouton prit, sur les étagères, différentes pièces de tissu, et elle les présenta aux deux clientes, pour qu'elles choisissent en même temps.

Mili-Mali-Malou, qui observait la petite fille, se disait qu'elle avait déjà dû la voir auparavant. Eh ! oui, bien sûr ! c'était la nouvelle élève qui était récemment arrivée à l'école de Mili-Mali-Malou. Mais elle était dans la classe enfantine, et c'est pourquoi toutes deux n'avaient pas encore eu l'occasion de se parler.

La petite fille, elle aussi, regardait Mili-Mali-Malou. Bientôt, elle tira le bras de la vieille dame et lui murmura quelque chose à l'oreille. Alors la vieille dame se retourna pour sourire à Mili-Mali-Malou. Et Mili-Mali-Malou lui rendit son sourire.

Puis, sans quitter des yeux la petite fille, Mili-Mali-Malou dit tout bas à Maman :

« Elle vient à notre école ! »

Alors Maman fit un sourire à la petite fille. Puis la vieille dame et Maman se mirent à parler ensemble, tout en regardant les tissus de Mlle Mouton. De leur côté, Mili-Mali-Malou et la petite fille se mirent, elles aussi, à bavarder ensemble, en attendant.



Mili-Mali-Malou et la petite fille se mirent à bavarder.

Mili-Mali-Malou apprit que la petite fille s'appelait Florette, que la vieille dame était sa grand-mère, et qu'elles vivaient toutes deux dans une petite maison, très loin de l'école, bien après le carrefour, tout à fait à l'opposé de la maison de Mili-Mali-Malou.

Florette n'était pas venue plus tôt à l'école parce qu'elle ne pouvait faire un si long trajet. Mais maintenant qu'elle était plus grande, sa bonne-

maman l'accompagnait jusqu'à la moitié du chemin, puis elle faisait le reste toute seule. Elle aimait aller à l'école, mais comme elle n'avait jamais joué auparavant avec d'autres petites filles et petits garçons, elle se sentait très intimidée. Alors Mili-Mali-Malou lui dit que, le lundi suivant, elles se retrouveraient pendant la récréation et joueraient ensemble. Puis elle lui parla de la petite-amie-Suzanne, de Boby Blin, de la Gigi de Mlle Mouton et de ses autres amis de l'école.

A ce moment. Maman dit à Mlle Mouton :

« Est-ce tout ce que vous avez comme imprimés ? Eh bien ! voyons un peu, Mili-Mali-Malou… »

Et de son côté, la grand-mère de Florette dit :

« Regarde un peu, ma Florette chérie… »

Alors les deux fillettes s'approchèrent du comptoir pour faire leur choix.

Il y avait une pièce de soie bleu clair qui – dirent Maman et la grand-maman de Florette – était « trop délicate pour tous les jours ». Il y avait un tissu avec des bleuets et des coquelicots qui – dirent-elles – « n'allait pas » ; un lainage vert qu'elles trouvaient trop épais ; une mousseline jaune qu'elles trouvaient trop légère ; un imprimé avec des bouquets de pâquerettes et de myosotis ; une grosse pièce de cotonnade blanche à rayures roses. Et il n'y avait rien d'autre, à l'exception de pilou, de grosse toile et de certaines étoffes qui ne faisaient pas l'affaire.

Mili-Mali-Malou et Florette dirent toutes deux qu'elles préféraient l'imprimé avec les pâquerettes et les myosotis. Mili-Mali-Malou pensait que cela la changerait agréablement d'avoir une robe faite dans ce tissu.

« Ah ! je regrette beaucoup, leur dit alors Mlle Mouton, mais je n'en ai plus qu'une longueur, et je ne sais pas du tout quand j'en recevrai d'autre. »

Maman et la grand-mère de Florette déroulèrent l'étoffe et virent qu'il n'y avait, en effet, que le métrage nécessaire pour une petite robe. La

grand-mère de Florette examina alors la cotonnade blanche à rayures roses.

« C’est le tissu de Mili-Mali-Malou, n’est-ce pas ? dit Florette à sa grand-mère. Comme la robe qu’elle porte ?

— Et toi, tu as toujours des robes à fleurs ? lui demanda Mili-Mali-Malou.

— Oui, dit Florette. C’est à cause de mon nom, tu comprends ? Je m’appelle Violette-Rose-Marie, mais bonne-maman m’appelle toujours Florette, c’est plus court. »



Mili-Mali-Malou se tourna alors vers sa Maman.

« Il faut que Florette prenne l’étoffe avec les bouquets de fleurs, lui dit-elle. Le tissu rayé ne lui irait pas aussi bien qu’à moi, tu ne crois pas ?

— Il est certain que ce tissu te va très bien, répondit Maman ; il est très solide et se lave facilement. Je crains que cette soie bleue ne supporte mal le lavage, et que cette mousseline jaune ne soit pas très résistante. Alors, il vaut peut-être mieux que tu reprennes le même. Mademoiselle Mouton, donnez-moi, s’il vous plaît, deux mètres de cette étoffe à rayures roses. »

Encore une fois, Mili-Mali-Malou regarda l’imprimé aux bouquets de fleurs.

« Ah ! comme il est joli ! dit- elle avec un peu de regret. Mais, si Florette

vient à l’école, j’aurai le plaisir de le voir sur elle.

— Ce serait très gentil si tu pouvais aussi venir le voir sur Florette à la maison, lui dit la grand-mère de la fillette. Si ta Maman veut bien t’amener pour goûter, un de ces samedis, et si la longueur du chemin ne te fait pas peur, tu pourras jouer dans le jardin avec Florette. Nous en serons toutes deux ravies, n’est- ce pas, Florette ?

— Oh ! oui, j’aimerais qu’elle vienne ! s’écria la fillette.

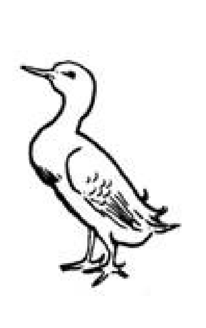
— Je vous remercie beaucoup, et nous acceptons avec grand plaisir », répondit Maman. Pourtant elle n’avait guère le temps d’aller goûter dehors, mais elle savait que, pour une fois, Tantine la remplacerait volontiers à la maison.

On prit donc rendez-vous pour le samedi suivant, ce qui enchanta les deux fillettes. Puis Mlle Mouton leur tendit les deux paquets pardessus le comptoir, et Mili-Mali-Malou et Florette s’en retournèrent l’une et l’autre chez elles, chacune portant son paquet.

Et quand Mili-Mali-Malou ouvrit son paquet pour montrer à Papa, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine le tissu qu’elles avaient choisi, elle eut la surprise de trouver en plus, à l’intérieur, un splendide ruban de soie rouge que Maman avait acheté en cachette pour nouer dans les cheveux de sa fille quand elle porterait sa nouvelle robe. Cela ferait donc quand même un agréable changement.

D’ailleurs, comme le dit la petite-amie-Suzanne, si Mili-Mali-Malou ne portait plus ses rayures blanches et roses, les gens risqueraient de ne plus la reconnaître au premier coup d’œil.

Et ce serait vraiment dommage !



CHAPITRE III





CHAPITRE III

Mili-Mali-Malou trouve un nouvel ami.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou passa eu se promenant devant la Grande Maison à la grille verte, près du carrefour, cette maison où habitaient la petite Catherine et sa maman, Mme Leblanc (mais toutes deux étaient absentes pour quelques jours).

Comme il y avait toujours beaucoup de fleurs dans le jardin de la Grande Maison, c'était bien agréable d'y jeter un coup d'œil à travers la grille, quand on passait devant. De plus, le papa de la petite-amie-Suzanne y travaillait souvent (il en était le jardinier), et, ce jour-là, Mili-Mali-Malou le vit justement qui arrachait les mauvaises herbes avec une binette.

« Bonjour, monsieur Mauger ! » lui cria Mili-Mali-Malou à travers la grille d'entrée. (Mais elle ne cria pas très fort, parce qu'on n'aime pas crier dans le jardin des autres, même quand on sait que les gens sont

absents.) « Est-ce que je pourrais entrer ? »

M. Mauger leva les yeux vers elle.

« Eh bien, oui ! lui répondit-il. Pourquoi n'entrerais-tu pas ? »

Alors Mili-Mali-Malou poussa le grand portail de fer et se glissa dans le jardin.

« Oh ! comme c'est joli ici ! s'écria-t-elle en regardant tout autour d'elle. Mais pourquoi désherbez-vous le jardin quand il n'y a personne pour en profiter ?

— Ah ! fit M. Mauger, tu apprendras qu'il ne faut jamais laisser les choses à l'abandon, dans un jardin ou n'importe où ailleurs. Si vous les laissez seules pendant quelques jours, ces mauvaises herbes s'imaginent que tout leur appartient ! »

Et il se remit à arracher les mauvaises herbes, aidé par Mili-Mali-Malou qui les ramassait et les empilait dans sa grande brouette.



Bientôt, M. Mauger arracha un ver de terre, en même temps qu'une touffe de pissenlits, et Mili-Mali-Malou poussa un cri perçant, parce qu'elle avait failli le toucher sans y prendre garde (mais elle le vit heureusement au dernier moment).

« Tu n'aimes pas les vers de terre ? lui demanda M. Mauger.

— Non, dit Mili-Mali-Malou, je ne les aime pas.

— Tiens ! fit M. Mauger. Je connais pourtant quelqu'un qui les aime

beaucoup.

— Qui donc ? demanda Mili-Mali-Malou en s'asseyant sur ses talons.

— Le vieux Doudou a un faible pour les jolis vers de terre bien gras, dit M. Mauger. Tu n'as jamais rencontré le vieux Doudou ?

— Non, dit Mili-Mali-Malou. Qui est-ce ?

— Viens le voir, dit M. Mauger. Je dois lui donner son dîner avant de rentrer chez moi. »

Il poussa sa brouette jusque dans le potager, derrière la maison, et la vida sur le tas de détritus. Mili-Mali-Malou le suivait, portant le ver de terre sur un plantoir.

M. Mauger alla prendre dans le hangar à outils une petite boîte emplie de graines, puis il cueillit une laitue dans le potager et se dirigea vers le fond du jardin, toujours suivi par Mili-Mali-Malou.



« Il n'a pas voulu dîner ! » dit Mili-Mali-Malou.

Il y avait là un carré de gazon entouré d'un grillage, percé d'une petite porte. Au milieu du carré de gazon, il y avait une petite mare ronde et, debout au bord de la mare, prenant un air très grave et tout emmitouflé dans ses plumes, il y avait Doudou.

« Oh ! s'écria Mili-Mali-Malou. Doudou est un canard !

— Mais oui, c'est un canard, dit M. Mauger. Vois-tu les petites plumes recourbées de sa queue ? Cela montre que c'est un monsieur canard. Les dames canards n'ont pas de plumes semblables. »

Il se pencha par-dessus le grillage et vida des graines dans un petit plat posé sur l'herbe.

« Viens vite ici, Doudou, dit M. Mauger. Ton dîner est servi. »

Doudou tourna la tête pour le regarder, ainsi que Mili-Mali-Malou. Puis il s'approcha en se dandinant sur ses pattes jaunes et palmées, et il plongea son bec quelques instants dans le plat. Après quoi, toujours en se dandinant, il retourna vers la mare, il y puisa du bec, but une gorgée d'eau, puis reprit la même attitude qu'auparavant, très grave, emmitouflé dans ses plumes, avec une goutte d'eau pendant à son bec jaune et plat.

« Il n'a pas voulu dîner ! dit Mili-Mali-Malou. Pourquoi n'a-t-il pas d'appétit ?

— C'est parce qu'il se sent seul, lui expliqua M. Mauger. Les gens de la Grande Maison lui manquent. Ils venaient parfois bavarder avec lui et lui donner des gâteries. C'était le chouchou de la petite Catherine.

— Pauvre Doudou ! dit Mili-Mali-Malou. Il fait vraiment pitié. Voudrais-tu un ver de terre, Doudou ? »

Le canard revint en se dandinant et tendit le bec. Le ver tomba dedans et fut englouti en un clin d'œil, « nip-nap ! ».

« Pourquoi ne dit-il rien ? demanda Mili-Mali-Malou. Il a perdu son « coin-coin » ?

— Non, dit M. Mauger. Mais les messieurs canards sont moins bavards que les dames canards, et ils ne crient pas aussi fort.

— « Coin-coin-coin ! » fit au même instant Doudou pour réclamer d'autres vers.

Alors Mili-Mali-Malou creusa la terre avec son plantoir, et elle trouva un autre ver, un tout petit, qu'elle jeta par-dessus le grillage.

« Croyez-vous que ça fasse quelque chose aux vers d'être mangés ? demanda Mili-Mali-Malou tout en observant Doudou qui le gobait.

— Bah ! je ne crois pas qu'ils réfléchissent beaucoup à ça, pas plus qu'à d'autres choses », répondit M. Mauger.

D'un coup de pelle, il retourna une motte de terre, et Mili-Mali-Malou y découvrit huit autres vers, ce qui permit à Doudou de faire quand même un bon dîner.

Ensuite, Mili-Mali-Malou se pencha par-dessus le grillage et tenta de caresser les belles plumes vertes sur la tête et la queue de Doudou. La première fois, Doudou s'écarta légèrement, puis il resta immobile, la tête baissée, pendant qu'elle le caressait. Ou aurait dit que cela lui plaisait.

Et voilà que tout à coup il tourna la tête, fourra son bec dans la main tiède de Mili-Mali-Malou et l'y laissa. Et Mili-Mali-Malou serra le bec, comme si elle échangeait une poignée de main avec le canard ! Au début, cela lui lit une curieuse impression de toucher ce bec tout froid et de forme bizarre.

« Tu vois, il t'aime bien, lui dit M. Mauger, qui nettoyait sa pelle avec une touffe d'herbe. C'est un drôle d'oiseau : il y a des gens qu'il aime, d'autres qu'il n'aime pas. Allons ! maintenant, il faut que nous partions !

— Monsieur Mauger ! dit Mili-Mali-Malou d'une voix suppliante tout en gardant le bec du canard dans sa main. Croyez-vous que je pourrais venir quelquefois pour le consoler, pendant que ses maîtres sont absents ? Il se sent tellement abandonné !



— Eh bien ! répondit M. Mauger, je crois que c'est possible, à condition que tu n'amènes pas ici tes petits camarades de jeu, qui viendraient courir dans tous les coins. Regarde un peu : si je ne suis pas là, tu n'as qu'à entrer par cette petite porte, au fond du potager. »

Il lui montra comment ouvrir la porte et la refermer au loquet. « Et

n’oublie pas que je te fais confiance ! » ajouta-t-il.

Et Mili-Mali-Malou lui promit donc de prendre bien soin de tout.

Les jours suivants, elle ne manqua pas de venir, après l’école, dans le jardin de la Grande Maison, pour consoler le pauvre Doudou. Et il était si content de recevoir sa visite que, dès qu’il l’entendait approcher, il courait à sa rencontre jusqu’au grillage, en criant : « Coin-Coin-Coin ! » Elle pénétrait dans son enclos pour jouer avec lui, et elle versait de l’eau sur la terre pour lui faire de la vase (il adorait barboter dans la vase).

Un beau jour, Mili-Mali-Malou se dit que ce serait une bonne chose si Doudou pouvait sortir un peu de ce petit enclos où il s’ennuyait, et elle demanda à M. Mauger la permission de lui faire faire une petite promenade. M. Mauger lui permit d’essayer, si elle veillait bien à ce qu’il ne mangeât pas les fleurs et les légumes, et à ce qu’il ne sortît pas dans la rue. Mili-Mali-Malou ouvrit donc la petite porte de bois, et Doudou passa dehors, en se dandinant sur ses pattes jaunes, et en regardant de tous côtés avec beaucoup d’intérêt.

Il se montra très sage, très obéissant, il la suivit dans les allées du jardin et vint la rejoindre chaque fois qu’elle l’appela. Après cela, elle le fit sortir souvent. Elle retournait des pierres pour lui permettre d’y trouver des limaces. Parfois, elle le menait dans la partie du jardin située devant la maison, et elle le montrait à Boby Blin à travers la grille.

CHAPITRE IV





CHAPITRE IV

Mili-Mali-Malou et Doudou.

Un beau matin, Mili-Mali-Malou arriva de très bonne heure à l'école, parce que la pendule de la maison avançait. Tout d'abord, quand elle ne vit personne à la porte de l'école, elle crut qu'elle était en retard ; mais, quand elle s'aperçut qu'il était encore trop tôt, elle comprit pourquoi la petite-amie-Suzanne n'était pas prête lorsqu'elle était passée devant la maison des Mauger.

Alors, comme elle avait largement le temps, elle eut l'idée d'aller rendre une petite visite à Doudou, avant la rentrée de l'école. Elle se glissa dans le jardin par la petite porte de derrière, et trouva Doudou très occupé à lisser ses plumes au soleil matinal. Il parut surpris et content de la voir, et ils firent un tour dans le jardin où ils découvrirent une limace et cinq vers de terre, dont Doudou se régala pour son petit déjeuner. Puis elle le ramena dans son enclos, referma sa petite porte, après quoi elle tira derrière elle la porte du fond du jardin, fixa le loquet comme le lui avait

montré M. Mauger, et elle se rendit à l'école. Elle arriva juste à temps, cette fois !

Quand les enfants furent entrés en classe, Mlle Éliane, l'institutrice, fit l'appel. Tout le monde était là, à l'exception de Boby Blin et de la nouvelle petite fille nommée Florette. On venait d'entamer une leçon de calcul quand la petite Florette entra soudain dans la classe, avec un air très effrayé. Elle dit à Mlle Éliane qu'il y avait une grosse oie devant la porte, et qu'elle n'avait pas osé entrer tout de suite, parce qu'elle avait peur d'être mordue par la bête.

« Une oie ? dit Mlle Éliane. Mais c'est ridicule, voyons ! Il n'y a pas d'oies dans le voisinage de l'école ! »

En entendant cela, Mili-Mali-Malou fut prise d'inquiétude, et elle leva les yeux de son cahier de calcul. Mais elle se rassura vite en se disant qu'elle avait pris soin de bien enfermer Doudou, et elle se remit alors à faire sa division par sept (qui n'était pas facile !).

Puis la porte s'ouvrit de nouveau, et Boby Blin fit son entrée avec un large sourire. Il tenait à la main un mot pour l'institutrice. (C'était un mot de sa mère, qui demandait à Mlle Eliane d'excuser son retard : il avait dû faire une course pour son père qui n'avait trouvé personne d'autre à envoyer.)

Et devinez-vous qui entra en même temps que Boby Blin, passa entre ses jambes et s'avança fièrement dans la classe ?

C'était Doudou !

« Boby ! cria Mlle Eliane. Qu'est- ce que cette plaisanterie ?

— Je n'ai pas pu l'empêcher, mademoiselle, dit Boby Blin. Il voulait absolument entrer. J'ai bien essayé de l'écarter à coups de pied, rien à faire ! (Mais je ne pense pas que Boby Blin se soit montré vraiment méchant pour le canard !)

— Ne le laisse pas entrer ! lui ordonna Mlle Eliane. Mets-le immédiatement dehors ! Et vous, les enfants, asseyez-vous, et silence ! »

(Il faut vous dire que tous les enfants s'étaient levés de leur place, et qu'ils regardaient en riant ce canard qui venait à l'école.)

« Oh ! mademoiselle, je vous en prie…, dit Mili-Mali-Malou en levant la main.

— Assieds-toi, Mili-Mali-Malou ! répliqua Mlle Eliane. Et toi, Boby, mets ce canard dehors. Vite ! »



Mais quand Boby Blin tenta de le repousser d'un coup de pied, Doudou s'écarta de lui, et alla se réfugier sous la table la plus proche. Alors Gigi, la nièce de Mlle Mouton, poussa un cri perçant tout en repliant les jambes pour mettre les pieds sur son siège.

« Mademoiselle, je vous en prie…, dit de nouveau Mili-Mali-Malou. Oh ! je vous en prie… C'est mon canard ! … C'est-à-dire qu'il appartient à des amis à moi…

— Qu'est-ce que cette histoire ? gronda Mlle Éliane. Silence, vous tous ! Allons, Mili-Mali-Malou, explique-toi ! »

Alors Mili-Mali-Malou expliqua qui était Doudou, et où il vivait. Elle dit qu'à son avis il avait voulu venir la voir à l'école, mais qu'elle ne comprenait pas comment il avait pu s'échapper et trouver son chemin jusqu'ici.

« Je vous en prie, mademoiselle ! ajouta-t-elle. Est-ce que je peux le ramener chez lui ?

— Je n’ai pas le droit de te laisser sortir pendant les heures de classe, répondit Mlle Éliane. Mais tu vas aller le mettre dans la cour, et tu le ramèneras chez lui après l’école. »

Alors Mili-Mali-Malou se dirigea vers la porte en disant : « Viens, Doudou ! »

Et le canard s’élança derrière elle en se dandinant sur ses pattes jaunes et palmées, et il traversa la classe en criant : « Coin-coincoin ! »

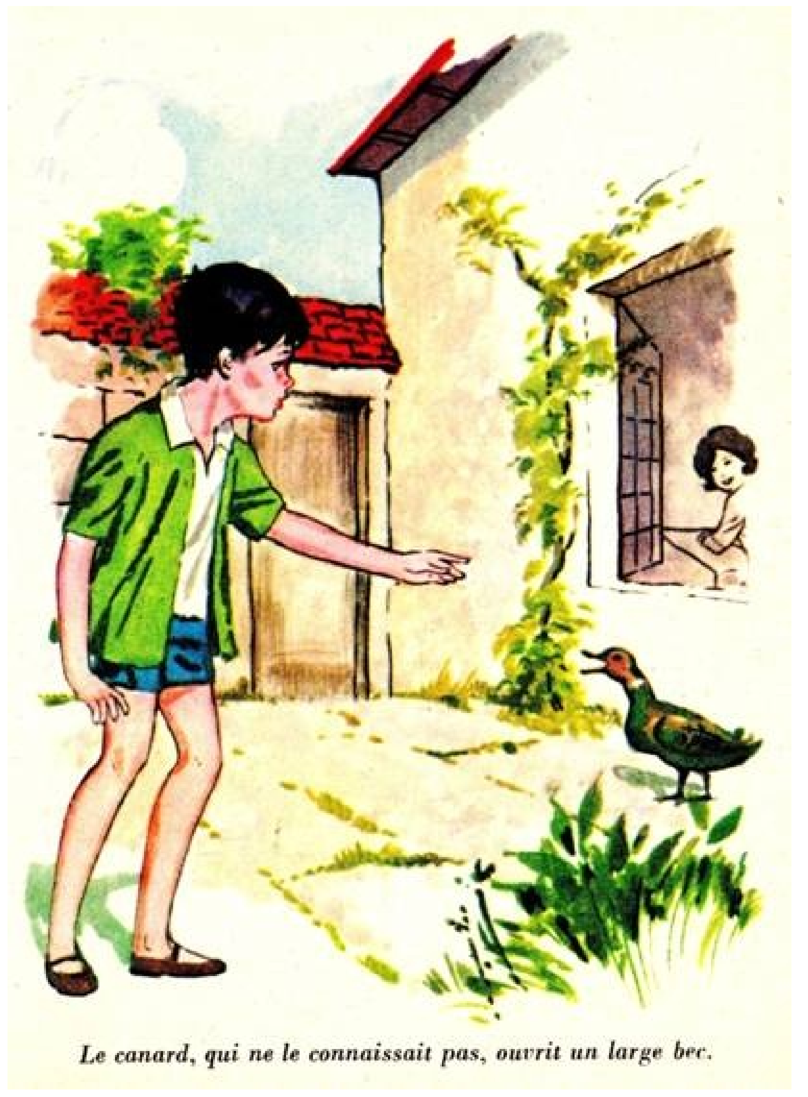
Comme les enfants riaient !

« Mademoiselle, je vais voir si la porte de la cour est bien fermée », proposa Boby Blin.

Et il se précipita dehors sans attendre la réponse (de peur que Mlle Eliane ne dise que ce n’était pas nécessaire !).

Il essaya de caresser Doudou comme le faisait Mili-Mali-Malou, mais le canard, qui ne le connaissait pas, ouvrit un large bec et fit un « Coin ! » menaçant. Alors Boby Blin n’essaya plus, et il alla fermer la porte de la cour.

« Il lui faut un peu d’eau », dit Mili-Mali-Malou (parce qu’elle savait que les canards sont malheureux quand ils n’en ont pas).



Le canard, qui ne le connaissait pas, ouvrit un large bec.

Ils cherchèrent autour d'eux un récipient pour y mettre de l'eau, mais il n'y avait là que la timbale placée sur la fontaine. Alors Boby Blin eut l'idée d'aller chercher le couvercle de la boîte à ordures ; ils le remplirent à la fontaine, le posèrent par terre, et aussitôt Doudou se mit à boire à petites gorgées, d'un air ravi, comme s'il n'avait encore jamais dégusté une eau aussi délicieuse.

Le laissant là, Mili-Mali-Malou et Boby Blin retournèrent à leur travail.

Dès la fin de la classe, tous les enfants se précipitèrent dehors pour voir Mili-Mali-Malou ramener le canard chez lui. (Et ce ne fut pas facile, avec tant de gens qui voulaient l'aider !) M. Mauger sortait justement de la Grande Maison, mais il y rentra en compagnie de Mili-Mali-Malou, car il

ne comprenait pas comment Doudou avait pu s'échapper. En effet, Mili-Mali-Malou, était absolument certaine d'avoir refermé la petite porte de l'enclos. Ils s'aperçurent alors que Doudou avait réussi à écarter un coin du grillage : il avait passé par ce trou et s'était ensuite glissé sous le portail. M. Mauger entreprit aussitôt de réparer le grillage.

Et tandis qu'il travaillait, Mili-Mali-Malou remarqua que les fenêtres de la Grande Maison étaient ouvertes, et les rideaux tirés.

« Oh ! s'écria-t-elle. Les Leblanc sont de retour ?

— Ils reviennent demain, lui dit M. Mauger. Ma femme est en train d'aérer les pièces.

— Alors je ne pourrai plus jamais venir jouer avec Doudou ! » soupira Mili-Mali-Malou.

Et les jours suivants, elle se sentit toute triste à l'idée que Doudou n'avait plus besoin d'elle. Mais, en même temps, elle était contente de savoir qu'il n'était plus seul.

Mais un beau jour… devinez- vous ce qui arriva ? Mili-Mali-Malou rencontra au bureau de poste la petite Catherine et sa maman. Et la maman de la petite Catherine lui dit :

« M. Mauger m'a raconté que, pendant notre absence, tu avais l'habitude de venir consoler notre bon vieux Doudou ! »

Mili-Mali-Malou se demanda tout d'abord si Mme Leblanc n'était pas mécontente de cela. Mais elle ne l'était pas du tout, et elle dit : « Catherine va bientôt aller en pension à la ville… Tu le savais ? Et elle se demande ce qu'elle pourrait bien faire de Doudou. Aimerais-tu le prendre chez toi, pendant qu'elle sera absente ? »

Et la petite Catherine ajouta : « Nous voulons le confier à quelqu'un qui sera gentil pour lui. »

Mili-Mali-Malou rentra en courant à la maison, pour rapporter à Papa les timbres qu'il l'avait envoyée acheter, et pour demander à toute la famille si elle pourrait prendre Doudou en pension.

« Comme ces Leblanc sont gentils ! dit Maman.

— Il pourra vivre dehors, dans la prairie, dit Papa.

— Non, dit Bonne-Maman, il s'y sentirait trop seul.

— Il faudra donc lui trouver un compagnon, proposa Bon-Papa.

— Mili-Mali-Malou n'aura qu'à faire des économies pour en acheter un autre », dit Tantine.

Mais Tonton dit :

« J'avais justement l'intention d'élever quelques canards pour moi, en bas, près du ruisseau. Ton canard pourra vivre avec eux, si tu veux bien. »

Mili-Mali-Malou en fut ravie.

Le lendemain, elle courut à la Grande Maison pour donner la réponse à Mme Leblanc et à la petite Catherine. Et elles lui permirent d'emmener aussitôt Doudou chez elle.



Alors, elle le conduisit lentement par le raccourci à travers champs, jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume. Il la suivit bien sagement tout le long du chemin, et il n'hésita même pas à franchir le seuil et à pénétrer avec elle dans la cuisine !



Et quand Tonton vit le canard qui la suivait partout, il se mit à chanter cette petite chanson de son invention :

On avait donné à Mali-Malou
Un bon vieux canard gentil comme tout,
Et partout où allait Mali-Malou,
On était sur de voir aussi Doudou !

« Ça, c'est vrai, dit Mili-Mali-Malou. Un jour, il m'a même suivie à l'école ! »

Mais il vous faut encore savoir que ce brave Doudou n'accepta pas de vivre en bas, près du ruisseau, avec les autres canards achetés par Tonton ; il se trouvait trop loin de Mili-Mali-Malou. Il préféra venir habiter dans l'étable, en compagnie des vaches et du petit cheval, et aller barboter dans l'écuelle de Toby le chien. Et chaque fois qu'il trouvait la porte du jardin entrouverte, Doudou s'y précipitait, il suivait l'allée, arrivait à la maison, et frappait du bec à la porte de la cuisine, jusqu'à ce que Mili-Mali-Malou vînt lui ouvrir pour jouer avec lui.



CHAPITRE V





CHAPITRE V

Mili-Mali-Malou, un jour d'hiver.

Une fois, par une triste et glaciale journée d'hiver, Mili-Mali-Malou et les autres enfants rentraient chez eux après l'école. Le temps était si froid qu'ils avaient tous relevé le col de leurs manteaux et fourré les mains dans leurs poches ; et le ciel était si chargé qu'il faisait déjà presque nuit, bien qu'il ne fût que quatre heures de l'après-midi.

« Oh ! quelle triste journée d'hiver ! dit Mili-Mali-Malou.

— Il va peut-être neiger, dit la petite-amie-Suzanne.

— Espérons-le ! dit à son tour Boby Blin. Je suis justement en train de me construire une luge. »

A ces mots, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne s'écrièrent toutes deux en même temps :

« Chic ! Tu nous permettras de faire un tour sur ta luge ?



— Elle n’est pas encore fabriquée, répondit Boby Blin. Mais j’ai déniché une vieille caisse dont je vais me servir pour la construire. »

Il leur dit au revoir et tourna dans la ruelle où il habitait, à côté du magasin de grains de son père. Là-dessus, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne se mirent à courir sur la route, jusqu’à la maison des Mauger, où habitait la petite-amie-Suzanne. Puis Mili-Mali-Malou poursuivit son chemin toute seule, jusqu’à la jolie maison blanche au toit de chaume, et Toby le chien vint en gambadant à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue.

Il faisait si chaud dans la cuisine, et cela sentait si bon, que Mili-Mali-Malou fut bien contente de se retrouver chez elle.

« Ah ! la voilà de retour ! dit Bonne-Maman en posant sur la table une assiette de tartines grillées.

— Ah ! la voilà ! dit Tantine, qui commença à beurrer les tartines.

— Juste à l’heure, Mili-Mali-Malou ! dit Maman en versant de l’eau bouillante dans la théière. Va donc appeler les hommes pour goûter, mais ne laisse pas la porte longtemps ouverte. »

Alors Mili-Mali-Malou alla appeler, et Papa, Bon-Papa et Tonton ne tardèrent pas à arriver en se frottant les mains, tout heureux de se retrouver dans une pièce bien chaude.

« Ah ! il fait meilleur dedans que dehors ! dit Bon-Papa.

— Il y a de la neige dans l'air, dit Tonton.

— Oui, dit à son tour Papa. Et ça ne m'étonnerait pas qu'il neige avant demain.

— Boby Blin va se faire une luge, leur annonça Mili-Mali-Malou, et il nous permettra peut-être, à Suzanne et à moi, de nous en servir, s'il neige. »

Et elle souhaita qu'il y eût bientôt de la neige.

Cela amena Papa et Tonton à rappeler, pendant le goûter, des souvenirs de leur jeunesse, quand ils s'amusaient à faire de la luge sur le versant de la colline aux Hêtres.

Et Mili-Mali-Malou souhaita, plus ardemment encore, que la neige se décidât bientôt à tomber.

Le lendemain samedi, les enfants avaient congé, parce que Mlle Éliane, leur maîtresse, devait assister à une conférence pédagogique. Vous avez pu remarquer que le matin d'un jour de congé semble un peu différent des autres. Mili-Mali-Malou le savait, et pourtant, quand elle ouvrit les yeux, elle eut l'impression que sa petite chambre elle-même n'était plus comme d'habitude.


« Mili-Mali-Malou ! » cria maman, au sommet de l'escalier.

« Mili-Mali-Malou ! cria Maman, au sommet de l'escalier, comme elle le faisait tous les jours.

— Ouô ! Ouô ! répondit Mili-Mali-Malou, pour montrer qu'elle était réveillée.

— As-tu déjà regardé par ta fenêtre ? demanda Maman.

— Non, Maman, dit Mili-Mali-Malou en s'asseyant dans son lit. Pourquoi ?

— Regarde donc ! cria Maman, et dépêche-toi de t'habiller ! »

Et elle redescendit l'escalier pour aller préparer le petit déjeuner dans la cuisine.

Alors Mili-Mali-Malou sauta de son lit et alla regarder par la fenêtre.

« Oh ! fit-elle avec étonnement. Oh ! oh ! oh ! »

En effet, à l'extérieur, tout était blanc à perte de vue, excepté le ciel d'un gris sombre, et tout strié par de blancs flocons qui voltigeaient.

« Oh ! oh ! oh ! » fit de nouveau Mili-Mali-Malou.



Et aussitôt, en toute hâte, elle se mit à se laver, puis à s'habiller (mais comme il faisait froid !), puis elle dévala l'escalier.

Elle voulait tout de suite aller jouer dehors, avant même d'avoir pris son petit déjeuner, mais Maman lui dit qu'elle avait bien le temps de boire son café au lait, car elle ne sortirait pas avant que la neige eût cessé de tomber.

Mili-Mali-Malou espéra que ce serait pour bientôt. Il lui tardait de retrouver la petite-amie-Suzanne, et d'aller voir si Boby Blin avait terminé sa luge.

Mais Papa lui dit que plus la neige était épaisse, mieux cela valait pour faire de la luge. Alors Mili-Mali-Malou ne sut plus trop ce qu'elle devait souhaiter : que la neige continuât à tomber ou qu'elle cessât !

« J'ai bien l'impression qu'il va neiger encore un bon moment, lui dit Maman. C'est ce que je souhaiterais si j'étais à ta place. Imagine donc que tu es devenue Jeanneton-la-servante, et aide-moi à faire des gâteaux, puisque tu ne peux pas sortir. »



Alors Mili-Mali-Malou noua un tablier autour de sa taille, et elle devint Jeanneton-la-servante. Elle lava la vaisselle du petit déjeuner, la rangea, puis elle alla chercher dans le placard de l'office ce dont Maman avait besoin pour faire ses gâteaux. Elle alla aussi chercher les raisins secs (et c'était un travail agréable, parce que Jeanneton-la- servante avait le droit de manger autant de raisins secs qu'elle avait de doigts aux deux mains, mais pas un de plus !), après quoi elle battit des œufs, puis elle pétrit la pâte. Et lorsque Maman eut rempli le moule, Jeanneton-la-servante fut autorisée à racler ce qui restait de pâte dans la jatte, à en remplir son petit moule à elle, et à le mettre à cuire dans le four. (Et vous savez que ces gâteaux-là sont toujours meilleurs que les autres ; l'ennui, c'est qu'il n'y en a jamais assez !)

Or il neigea toute la journée. Sans cesse, Mili-Mali-Malou courait à la fenêtre pour regarder dehors, mais la neige tombait toujours. Quand Papa, Bon-Papa et Tonton étaient obligés de sortir pour s'occuper des vaches, du petit cheval, des poulets et des canards, ils revenaient tout blancs comme des bonshommes de neige.

« Est-ce que la neige est maintenant assez épaisse pour faire de la luge ? demandait Mili-Mali-Malou à Papa.

— Ça s'améliore de minute en minute, pas de doute ! répondait Papa en tapant des pieds sur le paillasson pour en faire tomber la neige.

— Je me demande ce qu'en pense Suzanne, et si Boby a bientôt terminé sa luge ! » disait Mili-Mali-Malou.

Mais il neigea jusqu'à la tombée de la nuit, et Mili-Mali-Malou ne put donc rien savoir ce jour-là.



CHAPITRE VI





CHAPITRE VI
Mili-Mali-Malou fait de la luge.

Le lendemain, dimanche, la neige avait cessé de tomber, et c'était un magnifique spectacle que la campagne toute blanche. Papa, Maman, Bon-Papa, Tonton et Tantine mirent leurs bottes ou leurs caoutchoucs (Mili-Mali-Malou avait des bottes, elle !) et descendirent au village. (Bonne-Maman qui ne tenait pas à sortir dans la neige resta à la maison pour surveiller le feu et préparer le déjeuner.)

Sur la place du village, ils rencontrèrent Boby Blin avec ses parents, et Mili-Mali-Malou lui demanda aussitôt :

« Est-ce que tu as fini ta luge ?

— Pas encore, répondit Boby Blin. Papa me donnera un coup de main cet après-midi. Je l'essaierai probablement demain matin, avant d'aller à l'école. »

Mili-Mali-Malou fut très déçue que la luge ne fût pas terminée. Mais

cela ne l’empêcha pas de bien s’amuser, l’après-midi, avec la petite-amie-Suzanne, en faisant un bonhomme de neige dans le jardin des Mauger.

Le lundi matin, Mili-Mali-Malou se hâta d’avaler son petit déjeuner, pour arriver très en avance à l’école.

La petite-amie-Suzanne ne se fit pas attendre longtemps, et toutes deux prirent le chemin du village, en marchant avec peine dans la neige. C’était vraiment difficile d’avancer, car, à certains endroits, la neige atteignait presque le haut de leurs bottes (mais il faut dire aussi que ces demoiselles s’écartaient souvent de la route !).

Quand elles arrivèrent au village, elles aperçurent la luge de Boby Blin, juste devant le magasin de grains de son père. Et comme elles l’examinaient, Boby Blin sortit par la petite porte de côté.

« Salut ! dit-il. Je me demandais si vous alliez venir.

— Bonjour, Boby ! répondit Mili-Mali-Malou. Elle est magnifique, ta luge ! Es-tu déjà monté dessus ? Pourrions-nous y faire un tour ?

— Oui, mais il faudra se dépêcher, dit Boby Blin en attrapant le bout de la corde. J’ai déjà été là-haut, sur la colline, près de la ferme des Hêtres, plus loin que le carrefour.

— Je connais l’endroit, dit Mili-Mali-Malou. C’est par-là qu’habite la petite Florette avec sa grand-mère. Pouvons-nous y aller maintenant ?

— Oui, mais dépêchons-nous ! » dit Boby Blin.

Ils se hâtèrent donc de traverser le village, passèrent au carrefour, puis devant l’école, et s’engagèrent enfin sur la route qui montait vers le sommet de la colline aux Hêtres. Ils avançaient péniblement dans la neige en traînant la luge.



« Comme elle est épaisse par ici ! dit Mili-Mali-Malou, tout essoufflée. C'est le chemin que suit chaque jour Florette pour venir à l'école. Je me demande comment elle va faire aujourd'hui ? Elle est encore si petite !

— Nous avons déjà monté une bonne partie de la pente, dit en haletant la petite-amie-Suzanne. Ne pourrions-nous pas nous asseoir sur la luge et redescendre maintenant ?

— Oh ! non, montons d'abord jusqu'au sommet de la colline ! souffla Mili-Mali-Malou.

— Il y a un endroit plus raide, là-haut, dit Boby Blin, et ça vaut mieux pour la descente en luge. Moi, je l'ai faite six fois de suite. Je suis déjà venu ici avant mon petit déjeuner.

— J'aurais bien voulu être avec toi ! dit Mili-Mali-Malou.

— La luge n'est que pour une personne seule ! dit Boby Blin.

— Oh ! fit Mili-Mali-Malou.

— Oh ! » fit la petite-amie-Suzanne.

Ni l'une ni l'autre n'avait songé à cela.



« Laquelle de nous passera la première ? demanda la petite-amie-Suzanne.

— Ne vous imaginez pas que vous aurez le temps de faire toutes deux la descente, dit Boby Blin. Il nous faut revenir à l'heure.

— Alors, tu passeras la première, dit Mili-Mali-Malou à la petite-amie-Suzanne.

— Non, toi d'abord ! dit la petite-amie-Suzanne à Mili-Mali-Malou.

— Allons ! dépêchons-nous ! dit Boby Blin. Nous serons en retard à l'école. »

Ils firent alors un dernier effort et atteignirent le sommet de la colline.

Et là, ils aperçurent la petite Florette et sa grand-mère qui, la main dans la main, arrivaient en sens inverse, marchant lentement dans la neige.

La maisonnette où elles habitaient se trouvait un peu plus bas, et l'on voyait les deux longues rangées d'empreintes de pas qui partaient du seuil.

« Bonjour, Florette ! cria Mili-Mali-Malou.

— Tiens ! Bonjour, Mili-Mali-Malou ! » répondit Florette.

Et Florette, ainsi que sa grand- mère, parurent l'une et l'autre très contentes de les rencontrer. La grand-mère venait de songer qu'elle allait être obligée de mener aujourd'hui Florette jusqu'à l'école. Mais Mili-Mali-

Malou lui dit : « Soyez sans crainte, madame, je m'occuperai d'elle. »

Et elle saisit la main froide de Florette dans sa main chaude, très chaude même, à force d'avoir poussé le traîneau tout au long de la montée. « Assieds-toi sur la luge, Suzanne, dit alors Mili-Mali-Malou. Moi, je m'occupe de Florette.

— Non ! dit la petite-amie-Suzanne. Tu en as autant envie que moi.

— Alors, mettez-la sur la luge, elle ! dit Boby Blin, en montrant du doigt Florette. Nous la mènerons jusqu'à l'école en un rien de temps. Allons-y ! »

Et ce fut donc Florette qui fit la descente. Boby Blin guidait la luge, tandis que, des deux côtés, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne veillaient sur la fillette. La grand-mère resta un moment au sommet de la colline, et les suivit des yeux pendant qu'ils dévalaient la pente en poussant de grands cris. Ensuite, comme Florette était très légère et que la route descendait encore en pente douce, ils la poussèrent sans peine tout le reste du chemin, jusqu'à l'école, où ils arrivèrent à temps.

Florette fut ravie de sa descente en luge. Elle dit que c'était la chose la plus merveilleuse qu'elle eût jamais faite !

Et puis, le soir, après la classe (Florette avait déjeuné à l'école parce qu'elle habitait trop loin pour rentrer chez elle à midi), Boby Blin dit à la fillette de reprendre place sur la luge, et avec l'aide de Mili-Mali-Malou et de la petite-amie-Suzanne, il la poussa tout le long de la route, jusque chez elle (excepté à l'endroit où la pente était trop raide). La grand-mère leur en fut si reconnaissante qu'elle leur donna à chacun un gros morceau de brioche toute chaude.



Ensuite, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne firent chacune la descente jusqu'au pied de la colline, sur la luge de Boby Blin. Ah ! c'était merveilleux ! vous filiez comme le vent, en poussant des cris stridents, en perdant votre chapeau, et avec l'impression que cela ne s'arrêterait jamais ! Et soudain… patatras ! vous faisiez la culbute dans la neige, à l'endroit où la route tournait, au bas de la pente.

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne firent toutes deux la culbute au même endroit. Mais quand Boby Blin eut remonté la luge au sommet de la colline pour faire à son tour la descente, il fila comme une flèche, prit le virage sans difficulté, poursuivit sa route, et il était presque arrivé au carrefour quand les deux fillettes parvinrent à le rattraper. (Mais c'est qu'il avait déjà de l'entraînement ; et personne ne l'avait vu faire une magistrale culbute lors de son premier essai !)

Après tout cela, le chemin du retour parut bien long jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume, et Mili-Mali-Malou arriva très en retard pour goûter. Mais Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine ne lui firent aucune observation : ils avaient deviné où elle était allée et s'étaient dit qu'après tout on n'a pas tous les jours l'occasion de faire de la luge !

En effet, il se mit à pleuvoir le soir même, et, le lendemain, presque toute la neige avait disparu. Quelle chance, n'est-ce pas ? que Boby Blin eût terminé sa luge juste à temps pour en profiter !

